HAL
open science

Le stéréotype du révolutionnaire : introduction à l'étude des Conduites politiques en l'an II

Jacques Guilhaumou

To cite this version:

Jacques Guilhaumou. Le stéréotype du révolutionnaire : introduction à l'étude des Conduites politiques en l'an II. Alén Garabato, Carmen ; Djordjevic Léonard, Ksenija ; Gardies, Patricia; Kis-Marck, Alexia; Lochard, Guy. Rencontres en sciences du langage et de la communication : mélanges offerts à Henri Boyer par ses collègues et amis, L'Harmattan, pp.55-66, 2016, 978-2-343-09034-4. halshs-01327697

HAL Id: halshs-01327697

https://shs.hal.science/halshs-01327697v1

Submitted on 23 Aug 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jacques Guilhaumou, UMR « Triangle », ENS-LSL Lyon

Jacques Guilhaumou, « Le stéréotype du révolutionnaire : introduction à l'étude des *Conduites politiques* en l'an II », *Rencontres en sciences du langage et de la communication. Mélanges offerts à Henri Boyer par ses collègues et amis*, sous la direction de Carmen Alén Garabato, Ksenija Djordjevic Léonard, Patricia Gardies, Alexia Kis-Marck, Guy Lochard, Paris, L'Harmattan, 2016, p. 55-66.

Le stéréotype du révolutionnaire :

introduction à l'étude des *Conduites politiques* en l'an II.

Le présent travail s'inscrit dans la perspective nouvellement ouverte par mes soins d'une *grammaire discursive de la lutte de classe* (Guilhaumou 2015). Historien du discours, mes recherches relatives à la langue et les langages de la Révolution française se sont toujours inscrites dans le champ de l'analyse du discours. A ce titre, j'ai effectué, de concert avec la linguiste Denise Maldidier (Guilhaumou, Maldidier, Robin 1994), des analyses discursives de type grammatical, avant même d'élargir mes investigations à l'histoire langagière des concepts (Guilhaumou 2006). Je propose désormais d'en faire la synthèse par la mise en place d'une grammaire immanente aux usages socio-politiques[1]. Mon étude s'appuie en premier lieu sur les formes linguistiques de l'identité collective attestées dans les mots d'ordre du mouvement révolutionnaire de 1793-an II, au titre d'une *grammaire de la négation et de la coordination*. En second lieu, il s'agit de comprendre des formes en usage au sein d'un corpus de *Conduites politiques* en l'an II, au titre de la formation d'identités individuelles en révolution. Le principe de la lutte de classe s'exprime ici dans une *grammaire processuelle* s'étendant du *Nom propre* au *Je*. Cependant mon propos se limite à poser les jalons d'une approche grammaticale de la stéréotypie. Je situe d'abord la manière dont le corpus de l'historiographie de la Révolution française aborde la figure du révolutionnaire de manière archétypale. Ce qui me permet ensuite de situer l'apport de la méthode grammaticale d'analyse de notre corpus hors de ce champ historiographique. A distance d'une analyse historiographique des archétypes du révolutionnaire, mon approche de la stéréotypie relève de la compréhension des jeux de langage propres aux acteurs révolutionnaires.

1. La figure du révolutionnaire : l'archétype historiographique du patriote républicain.

L'une des figures les plus usitées de l'historiographie de la Révolution française est celle du patriote. Dans son lexique des mots de la Révolution française, Jacques Cellard (1989) considère *de facto* que l'appellation de *patriote* est le mot le plus passe-partout de la Révolution. Cependant, ce désignant politique n'a pas pris d'emblée une telle valeur généralisante, archétypale, ainsi que nous le montre « l'historiographie de l'historiographie » (Ducange 2014).

[1] Il s'agit de considérer, avec Wittgenstein, que « L'essence est exprimée dans la grammaire », donc que « La grammaire dit d'une chose qu'elle sorte d'objet elle est » , et à ce titre « La grammaire ne dit pas comment le langage doit être construit pour atteindre son but, pour agir de telle ou telle manière sur les hommes. Elle décrit seulement l'emploi des signes, et ne l'explique d'aucune façon » (2004 : 70-71, 198). La question posée est alors la suivante : en quoi la grammaire discursive permet-elle de savoir ce que l'on dit dans l'action, par le fait même d'être capable de circonscrire les objets dont on peut qualifier l'existence, donc de les comprendre ? L'objectif est d'introduire par là même, dans l'histoire du discours, le point de vue de l'ontologie sociale et de l'intentionnalité historique (Guilhaumou 2014).

Face à l'hostilité des hommes de la Restauration pour les patriotes de la Révolution française, il a fallu leur trouver une légitimité. C'est en premier lieu une femme, Madame de Staël, qui inscrit, dans ses *Considérations sur la Révolution française* (1818), « la dignité morale de l'homme » au cœur de l'activité de tout individu, sous la forme du dévouement, de l'enthousiasme pour autrui et ses actes, donc au plus loin de l'ambition centrée exclusivement sur le pouvoir et la fortune. Cet ouvrage, enrichi de notes préparatoires (2009), manifeste un intérêt marqué pour les désignants de *modérés* et de *républicains*. L'historiographie libérale naissante se situe ainsi à distance des *royalistes* d'une part, et de *la classe du peuple* d'autre part, en promouvant la figure d'un individu spécifique, *l'ami de l'ordre*, par analogie avec le nouvel ordre social. Mais il est vite apparu qu'il ne suffit pas d'une assemblée et d'un député pour faire le portrait du patriote. Le peuple maltraitant les amis de l'ordre devient alors un ensemble d'individus vigoureux, actifs, vertueux et sa voix de protagoniste prend la place des buts circonstanciels de l'individu libéral. Il apparaît ainsi nécessaire de réfléchir, à l'aide de l'archive, sur une somme d'expériences révolutionnaires. Certes cela se fit d'abord, tout au long du XIXe, avec une certaine innocence, l'innocence de la figure d'un *peuple* vertueux s'opposant aux *privilégiés* dans le propos de l'historien en quête d'une histoire universelle, à l'exemple de Michelet (Aramini, 2013). Un temps l'historien a pu croire que l'individu allait ainsi hériter de la Révolution française un passé illusoire, mais glorieux, donc propice à un imaginaire révolutionnaire. Mais très vite le *peuple* devient la *masse* sous le regard des nouvelles générations de lecteurs saisis par les révolutions françaises du XIXe. Le *peuple* est ainsi conçu à travers le processus d'une révolution permanente dont il est successivement le spectateur, le protagoniste et l'acteur, d'un événement à l'autre, par le fait qu'il ne cesse d'être en lutte contre les privilégiés, les élites bourgeoises incluses. De la Révolution française comme révolution bourgeoise, il est désormais question dans les termes des limites de classes.

Cependant un sentiment de responsabilité scientifique, doublé d'un intérêt grandissant pour les formes de la langue politique au cours de la Révolution française, véritable langage de l'enfance d'une démocratie pour le linguiste (Statius 2012), s'empare de l'historien à la fin du XIXe. A ce titre, la présence des institutions savantes consacrées à la Révolution française devient centrale dans la discipline historienne. Qu'advient-il alors de la figure du patriote ? Comment ressort-elle de l'étude des expériences multiples des révolutionnaires ? Qu'en est-il de la vie du langage révolutionnaire ? *Il est apparu ce qui est doublement essentiel chez le patriote, à la fois l'individu et le type*. D'une part, un individu historique porteur d'émancipation se positionne d'un événement à l'autre. Je l'appréhende dans la pratique même de principes à la fois vertueux et actifs et dans les possibles qu'elle ouvre. D'autre part, un type de révolutionnaire se précise au plus près de ce que l'archive, saisie de manière toujours plus vaste et profonde, nous en dit. Il s'agit alors de porter jusqu'à la généralité analytique le sentiment de responsabilité de l'historien vis-à-vis de la figure émancipatrice du peuple en révolution. Ce nouveau regard scientifique se double d'un souci interdisciplinaire, qui se concrétise d'abord par l'apport du fonctionnalisme sociologique : cet individu révolutionnaire est avant tout un individu social, ses principes s'inscrivent dans une ontologie sociale, sa quête d'universalité relève de l'émancipation sociale. Il s'agit bien d'avancer pas à pas, de chantier d'archive en chantier d'archive, dans la construction d'un type idéal permettant de styliser la réalité sociale de l'individu en Révolution française au plus près des avancées de la science historique. La démarche typologique devient ainsi consubstantielle à la démarche historienne. Elle connaît sa consécration dans la seconde moitié du XXe avec la figure du sans-culotte. Pour le lexicologue, c'est désormais le stéréotype majeur, le plus légitime : « L'image du *sans-culotte* est sans doute la plus typée (et la plus stéréotypée) de celle que nous tenons de la Révolution. A juste titre d'ailleurs, c'est à eux qu'en revient l'élaboration, et le succès » (Cellard 1989 : 297).

« Le champ du sans-culotte », selon l'expression de Daniel Roche (2005 : 9), est devenu, en tant que champ d'expérimentation des luttes révolutionnaires, un véritable domaine de recherche. Au-delà de la figure du sans-culotte de l'historien Albert Soboul (1958), rattachée principalement à la personne de l'artisan parisien, l'analyse de cette figure « incorpore les valeurs de l'économie morale, la catégorisation révolutionnaire de l'esprit public et du patriotisme révolutionnaire, et la dimension psychologique » (Roche 2005 : 12). L'invention du sans-culotte n'exclut pas pour autant le débat historiographique. La figure sociale du sans-culotte touche à ses limites, selon Haïm Burstin (2005), dans la mesure où elle relève d'un supposé regard que le sans-culotte porte sur lui-même, mais aussi parce qu'elle renvoie à une généralisation du politique dans sa coïncidence au social, donc à l'identification sociale du mouvement révolutionnaire à l'artisanat parisien. Un texte anonyme du 23 avril 1793 intitulé *Réponse à l'impertinente question : mais qu'est-ce qu'un sans-culotte ?*, bien connu des historiens et cité par Haïm Burstin, en donne un portrait plus paradigmatique, - il énumère ses vertus -, que typologique. Un autre texte manuscrit du 14 ventôse an II parle plutôt du « sans-culottisme » comme « disposition précieuse de caractère » , référence au social certes, mais dans sa dimension existentielle, ontologique. Michel Foucault, soucieux d'ontologie sociale, retiendra un tel archétype révolutionnaire lorsqu'il écrit, dans son cours sur *La société punitive* : « Le sans-culottisme, c'est ce qui s'est effectivement constitué à travers des processus de guerre civile » (Foucault 2013 : 30). Plus avant, il souligne l'apparition « des espaces autres » en révolution sous une description liée à la catégorie de guerre civile, en substitut à la lutte de classes, qui ne se confond pas, à la manière de Hobbes, avec la guerre de tous les patriotes contre tous les privilégiés, de tous les sans-culottes contre tous les aristocrates. Ici la guerre civile s'éloigne tout autant de l'individualité que de la typicalité. Elle n'est qu'un processus d'invention sous l'égide de collectivités nouvelles, y compris les collectivités punitives, exclues un temps par l'historiographie du champ légitime de l'action révolutionnaire par les historiens. Ainsi Foucault écrit à propos des massacres punitifs de septembre 1792 : « Les massacres de Septembre durant la Révolution française ont été une espèce de justice à l'envers, c'est-à-dire la reconstitution d'un tribunal ». (Foucault 2013 : 32). Désormais la stéréotypie révolutionnaire n'est plus perçue comme relevant uniquement d'un contenu socio-politique propre à une temporalité déterminée. Elle renvoie aussi à des processus où se particularisent linguistiquement des formes discursives liées à des valeurs et des espaces particuliers.

Face à un tel souci d'ontologie sociale, doublé d'une attention spécifique aux espaces singuliers, comment peut-on alors aborder linguistiquement la stéréotypie révolutionnaire ? En s'éloignant des figures archétypiques de l'historiographie. Ainsi se posent les questions suivantes : dans quel contexte linguistique l'analyse discursive des stéréotypes révolutionnaires doit-elle s'inscrire ? Faut-il s'en tenir à l'analyse lexicale et sémantique de constantes et de variantes de la figure révolutionnaire type pour appréhender ses diverses formes stéréotypées en usage dans les discours des acteurs de la Révolution française ?

2. *Un moment linguistique : l'analogie, la métaphore et la synonymie au service de l'esprit d'analyse.*

Dans les termes d'une histoire des idées linguistiques (Guilhaumou, 2014), je commence d'abord par circonscrire ce que nous dit le grammairien patriote sur la manière de parler adéquate à l'esprit d'analyse en révolution. La *Feuille villageoise* du 13 octobre 1791[2], disponible sur Gallica, répond à un maître d'école qui se plaint de la difficulté d'expliquer aux

[2] *La Feuille villageoise*, est une feuille périodique, c'est-à-dire « adressée chaque semaine, à tous les villages de la France, pour les instruire des lois, des événements, des découvertes qui intéressent tout citoyen », donc avec pour objectif une diffusion large.

citoyens certains mots employés dans ce journal par la publication de définitions de termes, et d'abord par une série de *Termes de Grammaire*. La première définition, l'entrée *analyse*, porte sur « l'esprit d'analyse ». Elle nous dit ce qu'il en est de la démarche grammaticale : « L'esprit d'analyse est d'un merveilleux secours au milieu d'une assemblée publique. Il apprend à saisir et à marquer le véritable point de la question : il abrège la discussion, et il délie promptement le nœud de la difficulté » (p. 31).

« Faire l'analyse » consiste ici à classer les mots en adéquation avec les choses. Le modèle de référence est le discours d'assemblée, perçu comme le principal lieu d'innovation révolutionnaire. Trois termes de cette liste retiennent tout particulièrement mon attention : *l'analogie, la métaphore, et le synonyme*. L'exposé de ces trois figures grammaticales, donc la prise en compte de ce qui les éloigne de la rhétorique classificatoire, sert au citoyen à comprendre la modification de l'identité du sens de telle ou telle phrase utilisée par les rédacteurs de la *Feuille villageoise*.

Le synonyme est défini presque au terme de cette liste, avant le terme anonyme, le dernier de la liste : « *Synonyme*. C'est un nom ou un verbe qui a la même acception qu'un autre nom, ou un autre verbe, mais qui n'a pas tout à fait le même sens. Nation, peuple, multitude sont des mots employés quelque fois l'un pour l'autre, mais qui diffèrent dans le fond. Multitude signifie un assemblage d'hommes réunis dans une place. Peuple signifie un assemblage de citoyens formant un empire plus ou moins étendu. Nation signifie un assemblage de provinces, vivant sous les mêmes lois, et parlant la même langue. On dit, une multitude ignorante, un peuple industrieux, une nation éclairée. On peut dire aussi, un grand homme est estimé de sa nation, admiré du peuple, et quelque fois persécuté par la multitude. » (p. 55). Nous sommes ici au plus près du contenu de l'entrée *Peuple* du *Dictionnaire des synonymes* de Condillac, conçu alors comme un véritable manuel d'instruction civique, et de sa série synonymique *peuple, nation, multitude*.

Il s'agit bien de permettre au citoyen de comprendre *in fine* le fonctionnement analogique de la langue révolutionnaire, donc ce qu'il en est, au terme de l'analyse des synonymes, du passage d'une expérience révolutionnaire sensible au mot. Au delà du constat sans cesse réitéré de l'exagération verbale, il convient d'aider le citoyen à penser sa langue de manière précise, efficace et laconique. L'espace langagier où la synonymie est la plus notable concerne la manière même dont un citoyen se désigne comme révolutionnaire dans sa *Conduite politique*[3]:

« Musine est un des *hommes du 14 juillet*. Il est l'un des premiers qui ait eu l'intrépidité d'attaquer le colosse du despotisme. Zélateur de la liberté, *Patriote ardent, Républicain vertueux*, il a servi la révolution de toutes ses facultés morales et physique /.../ *Un républicain, un vrai sans-culotte* du faubourg Saint-Antoine, un soldat fidèle à la patrie se présente à vous avec toute sa conduite »[4]

De désignant en désignant (*homme du 14 juillet, patriote, républicain, sans-culotte*) s'établit ici une série synonymique qui pose un lien entre l'événement majeur, la prise de la Bastille, et la figure « terminale » du sans-culotte. Nous sommes ici confronté à une généalogie de l'individu révolutionnaire sous une désignation multiple que l'historiographie a su faire fructifier en jouant sur les écarts sémantiques entre ces termes.

---

[3] Les Conduites politiques sont présentes dans les dossiers individuels déposés aux Archives Nationales dans la sous-série F7 (4577-4775(63)), et réparties par classement alphabétique.

[4] C'est moi qui souligne.

Qu'en est-il alors du champ de l'analogie, associé à celui de la métaphore ? Revenons au lexique de la *Feuille villageoise* :

« *Analogie*. C'est le rapport secret par lequel deux objets se conviennent. Ainsi le fer a de l'analogie avec l'aimant qui l'attire. Ainsi tel arbre, telle graine, ont de l'analogie avec le terroir où ils prospèrent. Ainsi la monarchie est analogue au caractère et à l'empire français. Ainsi la constitution civile du clergé a plus d'analogie avec la primitive Eglise, que n'en avait l'ambition papale et le faste des évêques » (p. 52).

« *Métaphore*. C'est une expression figurée qui représente une idée abstraite par une image sensible. On dit le flambeau de la discorde, pour peindre les ravages qu'elle produit. On dit qu'un ouvrage étincèle d'esprit, pour faire entendre qu'il est semé d'idées brillantes et ingénieuses. On dit que la justice pèse tous les hommes dans une même balance, pour exprimer qu'ils sont égaux et jugés par les mêmes lois » (p. 52).

Il est question ici de la perception sensible de constantes identiques, à la fois anthropologiques en référence à l'existence de l'individu, et linguistiques en terme de typicité. Ainsi ces constantes sont associées au sein de séries organisées selon divers actes d'orientation. Ce qui permet de cheminer d'une interprétation de la réalité révolutionnaire vers l'action individuelle du citoyen. Aux potentialités inépuisables de la synonymie, inscrites à l'horizon d'attente de l'individu humain en posture de connaissance, à *l'externalité* de la synonymie construisant la langue par référentialité s'ajoute ici une *internalité* de l'analogie et de la métaphore associant objets et idées, images et idées. Autant les séries synonymiques nous donnent accès aux modes de catégorisation du sujet parlant en révolution, autant la métaphore et l'analogie procèdent par une typification dans le contexte même d'une série de propositions. Soit l'extrait suivant d'un autre *Conduite politique*, qui permet d'identifier, dans le récit d'un trajet individuel les expressions stéréotypées de « moyen de salut public » et de « patrie en danger » :

« Le 12 juillet de la même année, comme il traversait le ci-devant palais-royal pour aller au Tuileries, il apprit que le ci-devant prince de Lambesc, et autres satellites du tyran, venaient de faire une sortie exécrable sur les citoyens qui se promenaient paisiblement ; il s'empressa à retourner dans son district pour y aviser aux *moyens de salut public*, et le même jour il fit toute la nuit des patrouilles. Le 13 juillet, *la patrie étant en danger*, rendu au district de St Martin pour assembler les citoyens, il fit sonner le tocsin et empêcha avec beaucoup de citoyens du district le pillage qui était sur le point de s'opérer, ainsi qu'il avait eu lieu à St Lazare [5] ».

Ici l'expression « moyens de salut public » instaure la possibilité d'une analogie avec la réalité dans le déploiement prévisible de tels moyens. Quant à l'expression « la patrie en danger », elle qualifie l'événement 14 juillet 1789 à l'aide d'une représentation figurée à caractère fortement sensible par l'effet métaphorique qu'elle produit chez son lecteur.

Si la synonymie ouvre largement le sujet parlant à la conceptualisation de son expérience révolutionnaire, en tant que forme réglée d'expression, l'analogie et la métaphore permettent tout autrement l'extension de la part la plus stéréotypée du sensible dans l'espace de représentation des expériences individuelles. On peut alors considérer, avec Henri Boyer (2008), que la structure du stéréotype participe au premier abord d'un partage fonctionnel entre un noyau central et un système périphérique. Mais il n'en reste pas moins que cette

[5] Jean Auguste Hymette. C'est moi qui souligne.

structure est dynamique, complexe, du fait même de son lien privilégié à la représentation. Alors se pose une question : qu'en est-il, au sein même de la diversité des usages linguistiques, de la constante et des variantes du révolutionnaire type ? De manière générale, la constante relève du nouvel ordre social, et son expression, tant dans la tradition progressiste que dans la tradition libérale, consiste dans la série figurale du patriote au sans-culotte en passant par la figure du peuple. C'est là où s'opère un figement, où se construit le stéréotype du patriote révolutionnaire à orientation archétypale. Mais les variantes, nous préférons dire les limites de ce noyau stéréotypique, sont inscrites dans l'expérience même de la révolution, que nous identifions linguistiquement dans l'espace grammatical de l'individu en lutte. Ici le « Je » de l'individu en révolution ne réfère pas à un présupposé, qui serait le moi archétypique de la révolution. Il est l'idée même du révolutionnaire saisie aux limites du stéréotype. C'est ce révolutionnaire là qui nous intéresse dans le champ discursif de la stéréotypie. Il s'agit alors de cerner des stéréotypes situés au plus près de noms et d'objets à caractère individuel.

La liste des *Termes de grammaire* de la *Feuille villageoise* se termine par la définition de ce qui n'a pas de nom, l'individu anonyme :

« *Anonyme*. Ce qui est sans nom. Un ouvrage anonyme est celui dont l'auteur ne se nomme pas. Une lettre anonyme est celle qui n'est signée de personne. Les hommes en place reçoivent souvent de ces lettres anonymes, dans lesquelles on déchire la réputation des meilleurs citoyens. L'écrivain qui se cache ainsi pour calomnier le monde est un vil scélérat, un lâche assassin, et toute satire anonyme ne mérite pas d'autre réponse que celle de Trajan. On vient de m'écrire, disait cet empereur une lettre affreuse contre un Romain, mais elle est anonyme ; ainsi je dois bien penser d'un homme *qui a un ennemi violent, et non un dénonciateur* [6]» (p. 56).

La figure anonyme, mais perceptible dans ses lâches accusations, est celle du dénonciateur auquel il faut répondre sur chaque fait imputé. Ainsi il s'agit de contrecarrer toute authentification de propos accusateur. Nous entrons ici de plein pied dans le monde des suspects et de leur aptitude à se défendre contre leurs dénonciateurs dans le processus éthique de visibilisation des ennemis du peuple. Concrètement, selon la loi en vigueur, tout particulièrement en l'an II, chaque suspect doit d'abord répondre à son dénonciateur, puis rédiger le tableau de sa vie politique pour justifier de sa conduite patriotique tout au long de la Révolution française. Les Archives Nationales mettent à notre disposition, dans les dossiers de suspects, des centaines de ces conduites politiques[7]. En les lisant à la file, si l'on peut dire, on ressent un fort sentiment de répétition. Ce corpus est donc un lieu privilégié, au sein de l'archive révolutionnaire, pour appréhender ce qu'il en est ou non de l'usage des stéréotypes du point de vue à la fois de l'individu et du type.

Mon analyse de ce corpus est présentement d'ordre grammatical. En quoi s'agit-il d'une grammaire discursive ? Comment me permet-elle de développer une analyse grammaticale de l'expressivité individuelle par le biais du stéréotype ? L'avantage d'un telle orientation grammaticale de nature propositionnelle, c'est qu'elle nous oblige à ne pas sauter les étapes lorsque que nous considérons que les mots s'emploient dans un contexte précis. A suivre Wittgenstein dans sa *Grammaire philosophique* (1980) et ses *Recherches philosophiques* (2004), il convient d'abord de décrire ce qu'il en est de la nature de la proposition où se

[6] Ce passage est bien en italique dans l'original, ce qui souligne d'autant l'importance de cette distinction entre l'ennemi et le dénonciateur.

[7] Voir la première note.

trouve le stéréotype en terme grammatical, ensuite de cerner le jeu de langage perceptible dans l'emploi de cette proposition, enfin de considérer cette proposition mise en contexte comme lié à un usage, c'est-à-dire à une forme de vie propre à la pratique du jeu de langage où elle s'insère. A ce titre, cette grammaire est conjointement une grammaire publique et une grammaire métalinguistique par l'usage d'un opérateur linguistique, par exemple la négation, qui met en jeu celui qui parle, le locuteur, celui à qui l'on parle, l'auditeur, et ce dont on parle, au sein d'un appareil public sillonné de jeux de langage (Lo Piparo, 2014). Présentement le moi intime du suspect vit dans une dimension publique : son processus mental interne répond à des critères externes. La règle suivi par le suspect dans la présentation de sa vie politique faits partie des usages, du sens commun, bref de la pratique révolutionnaire.

La grammaire discursive, objet d'une investigation linguistique sur la base du corpus des *Conduites politiques* rédigées pour une grande part à la première personne, est alors, du point de vue processuel, une grammaire du « Je ». Sa spécificité tient au fait qu'à distance d'une évidence du sujet pensant, le mot « Je » n'a pas de fonction référentielle, donc « qu'il n' y a rien qui existe qui soit le référent du 'je' » (Descombes 2014 : 260). Ainsi, l'idée de conscience de soi laisse penser que le « Je » nomme quelque chose, le moi, par une sorte de référence directe, alors que le « Je » n'existe que sous une description, c'est-à-dire dans une relation de l'auditeur au locuteur au sein d'un contexte précis[8].

3- Vers une analyse en corpus des formes d'individualisation.

J'ai toujours considéré, en tant qu'historien marxiste, que l'histoire discursive de la Révolution française relève d'une histoire d'individus et de masses[9] en action, et non uniquement de sujets parlants typifiables. Ainsi il s'agit ici de concrétiser, d'un point de vue linguistique, une grammaire de la lutte de classe, saisie sous la double modalité de l'identité individuelle et de l'identité collective, dans un trajet des noms propres aux noms collectifs. Actuellement, après avoir étudié les formes linguistiques d'une identité collective formulée dans des mots d'ordre sur la base des principes, je m'intéresse aux formes les plus processuelles de la grammaire discursive, c'est-à-dire de nature indexicale, donc fortement liées au contexte. Pour moi, ces personnes suspectes que l'on rencontre d'une conduite politique à l'autre sont restées quasi-anonymes, en dépit de l'effort des historiens du Paris révolutionnaire pour les situer dans leurs fonctions diverses au sein des institutions révolutionnaires parisiennes. Quoiqu'il en soit, leur « Je » narratif ne renvoie pas à des personnages historiques consacrés par l'historiographie. Cependant, à la lecture de leurs vies politiques, ces citoyen(ne)s prennent du relief en personnifiant la figure du révolutionnaire selon diverses modalités lexico-grammaticales d'indexation contextuelle. Leur banalité n'empêche pas le lecteur de s'identifier avec leur personnage de protagoniste d'autant plus que leur langage m'est familier. L'historiographie en a fait un archétype, du patriote au sans-culotte, je l'ai montré.

Mais comment identifier grammaticalement la part stéréotypée de leur témoignage, donc hors de tout figure archétypique posée *a priori* ? L'historien en désignant l'un d'entre eux, dit : « j'ai voulu dire le sans-culotte ». Mais « comment sais-je qu'il s'agit de moi ? » selon la

[8] Lecteurs de Leibniz, les hommes des Lumières avaient déjà intégré, dans leur réflexion, la donnée perceptive suivante : si la conscience est constitutive de l'identité, elle ne saurait se réduire à la seule conscience de soi (Fauvergue, 2015).

[9] Au sens où le jeune Marx parle d' « une grammaire non-critique française » des usages de la Masse dans *La Sainte Famille* (Paris, Éditions sociales 1969 : 34).

formule de Wittgenstein (*Grammaire philosophique*, 1980 : 113) lorsqu'il s'agit de leur propre parole ? Et d'ajouter : « Ce que veut dire une proposition, c'est de nouveau une proposition qui le dit » (49). Le risque majeur à la lecture de ces récits de vie politique est donc de s'arrêter au milieu, en se disant « je comprends cette proposition comme un énoncé stéréotypé », au risque de lui inventer un contexte, certes puisé dans les apports de l'historiographie de la Révolution française, mais qui ne nous dit rien de ce qu'il en est vraiment grammaticalement de cet énoncé, du jeu de langage qui permet de le qualifier de stéréotype dans la conjoncture révolutionnaire.

Si l'on considère que le langage parle pour lui-même, tel citoyen s'autodésigne comme « homme du 14 juillet » avant même de se qualifier de républicain, patriote et sans-culotte. C'est tout particulièrement vrai dans le récit récurrent, d'une vie politique à l'autre, de la participation des patriotes aux événements des 12, 13 et 14 juillet autour de la prise de la Bastille. Ici se situent l'intérêt de la présente recherche discursive sur les formes d'individualisation. Soit les quelques extraits suivants des Conduites politiques[10] :

- « Une révolution qui doit faire le bonheur des Français, trop longtemps opprimés par le despotisme des rois, a commencé le 14 juillet 1789. Je crus devoir y coopérer ; je marche aux Invalides, je m'arme d'un fusil, *je vole à la Bastille* avec des amis de la liberté » (Duvivier) .

- « Le 13 juillet 1789, je me suis rendu dès le matin au district des Petits Pères, je me suis mis sous les armes avec mes concitoyens, et depuis ce premier moment, *la chose publique* est devenue ma principale et presque et unique affaire [...] Mes opinions ont toujours été en faveur de *la liberté et de l'égalité* » (Jean Bruneau) .

- « C'est avec le plus grand zèle que je me suis attelé au *char de la révolution* depuis commencement [...] Le 13 juillet 1789, nommé l'un des commissaires pour aller demander des armes à la Commune, mission que j'ai acceptée avec empressement. La nuit du 13 et du 14 jour suivant, je n'ai cessé de faire des patrouilles » (Appert).

- « Au 14 juillet 1789, à l'époque où *le tocsin de la liberté* sonnait la destruction du despotisme, où il criait aux hommes, soyez libres, il s'est rangé sous les drapeaux de *ceux qui résistaient à l'oppression*, il a coopéré à prouver que l'homme lorsqu'il veut n'a qu'à se lever pour secouer ses chaînes, les briser et anéantir leur tyran. Il quitta ses armes quelques instants pour travailler à éteindre l'incendie que le feu de la Bastille avait occasionné » (Gerbault).

Nous sommes ici dans des récits qui relatent la participation des citoyens suspects aux journées des 12, 13, 14 juillet, où le « Je » dominant alterne avec le « Il », ce qui confère une forte généralité à la temporalité des propositions. S'interrogeant sur la manière dont s'exprime la temporalité des faits dans des propositions singulières, Wittgenstein s'oriente, comme il le fait usuellement, vers une solution grammaticale. Il part de la question, « D'où vient la généralité de la temporalité des propositions ? » et il y répond en écrivant : « Nous inclinerions à dire que négation et disjonction se rapportent à l'essence de la proposition, mais pas le temps, qui a affaire avec son contenu » (1980 : 221-222). Présentement l'énoncé le plus général renvoie à un contenu réitératif : la prise d'armes en vue de la prise de la Bastille. Certes des métaphores (*le char de la révolution, le tocsin de la liberté*) signifient l'espace/temps de la révolution, mais, d'analogie en analogie, il est tout aussi question, dans une perspective généalogique, des valeurs (*la liberté et l'égalité, la résistance à l'oppression*) et de l'objet propre à ces valeurs (*la chose publique*).

[10] C'est moi qui souligne dans les citations qui suivent.

En lien avec la série synonymique des désignants, source des stéréotypes historiographiques, nous pouvons alors parler ici de *stéréotypes de nature ontologique*, de modes stéréotypés d'existence, relevant plus des conditions d'existence de propositions stéréotypées et des possibles qu'elles ouvrent que de la production de stéréotypes susceptibles d'une lecture archétypique. A vrai dire, l'ensemble des stéréotypes présentés ne renvoie-t-il pas à une même dynamique de l'analogie qui permet de rendre lisible l'action des citoyens suspects pris sous le regard de la justice ?

*

De plus en plus fréquemment, l'analyste du discours considère qu'il convient de circonscrire un cadre énonciatif et pragmatique dans le but de mettre en ordre le fonctionnement des figures discursives. A ce titre, la stéréotypie est considérée comme une forme de la répétition, c'est-à-dire une figure à ancrage textuel et discursif au sens le plus large (Véronique Magri-Mourgues, Alain Rabatel, 2014). Cependant, aux limites de ce cadre pragmatique, de nature fonctionnel, l'historien du discours appréhende au plus large cette figure par le recours à un critère de l'intentionnalité apte à *circonscrire l'ensemble des objets dont on peut qualifier l'existence.* Tout ce qui est identifiable, pertinent et interprétable sous la description d'un processus répétitif entre ainsi dans une grammaire de la stéréotypie révolutionnaire.

Références bibliographiques

Boyer Henry, « Stéréotype, emblème, mythe. Sémiotisation médiatique et figement représentationnel », *Mots*, N°88, 2008, p. 99-113.

Burstin Haim, *L'invention du sans-culotte. Regards sur le Paris révolutionnaire*, Paris, Odile Jacob, 2005.

Cellard Jacques, *Ah, ça ira, ça ira... Ces mots que nous devons à la Révolution*, Paris, Balland, 1989.

Condillac, Etienne Bonnot de, *Dictionnaire des synonymes*, édition, présentation et notes par Jean-Christophe Abramovici, Paris, Vrin, 2012.

Descombes Vincent, *Le parler de soi*, Paris, Gallimard, 2014.

Ducange, Jean Numa, *La Révolution française et l'histoire du monde. Deux siècles de débats historiques et politiques 1815-1991*, Paris, Armand Colin, 2014.

Fauvergue Claire, *Les Lumières et Leibniz avant la publication des Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Paris, Honoré Champion, 2015.

Foucault Michel, *La société punitive*, Paris, Gallimard, 2013.

Guilhaumou Jacques, Maldidier Denise, Robin Régine, *Discours et archive*, Liège, Mardaga, 1994.

Guilhaumou Jacques, *Discours et événement. L'histoire langagière des concepts*, Presses Universitaires de Franche-Comté, Besançon, 2006

Guilhaumou Jacques, « Histoire, philosophie, langage : le problème de l'intentionnalité », *Penser l'histoire des savoirs linguistiques*, *Hommage à Sylvain Auroux*, éd. par Sylvie Archaimbault, Jean-Marie Fournier, Valérie Raby, collection « Langages », ENS Editions, 2014, p. 81-92.

Guilhaumou Jacques, « Révolution française et grammaire de la lutte de classes. Marx, Gramsci, Wittgenstein », *Actuel Marx*, N°58, *Histoire et lutte de classes*, sous la dir. de Déborah Cohen et Jean-Numa Ducange, 2015, p. 76-92.

Lo Piparo, Franco, « Sur la 'grammaire publique' du sujet parlant », *Penser l'histoire des savoirs linguistiques*, *Hommage à Sylvain Auroux*, éd. par Sylvie Archaimbault, Jean-Marie Fournier, Valérie Raby, collection « Langages », ENS Editions, 2014, p. 155-161.

Magri-Mourgues Véronique, Rabatel Alain, *Pragmatique de la répétition*, *Semen*, N°38, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2014

Roche Daniel, « Engagement politique et société : le champ du sans-culotte », dans Burstin Haim, *L'invention du sans-culotte. Regards sur le Paris révolutionnaire*, p. 9-17, Paris, Odile Jacob, 2005.

Staël Madame de, *Œuvres complètes*, Œuvres historiques, Série III, Tome I, *Des circonstances actuelles et autres essais politiques sous la Révolution* (1818), sous la dir. de Lucia Omacini, Paris, Champion, 2009.

Soboul Albert, *Les Sans-Culottes parisiens en l'An II. Mouvement populaire et gouvernement révolutionnaire : 2 juin 1793 - 9 thermidor an II*, Paris, Éditions Librairie Clavreuil, 1958.

Statius, Sophie, *Langage de l'enfant, langage du peuple. Qu'est-ce que « la vie du langage » ?*, Besançon, Les Presses du réel, 2012

Wittgenstein Ludwig, *Grammaire philosophique*, Paris, Gallimard, 1980.

Wittgenstein Ludwig, *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, 2004.